

Histoire de la philosophie

81 La philosophie aujourd'hui et demain

Par le Dr Arthur Holmes du Wheaton College

Pour ce dernier cours, j'ai pensé qu'au lieu d'apporter des précisions sur les nouveautés, je terminerais par quelques remarques d'ordre général. Il est évident que l'histoire de la philosophie n'est pas encore achevée. C'est une évidence, ce qui peut paraître un peu étrange quand on prétend l'achever, car l'histoire est en perpétuelle évolution.

Permettez-moi donc de décrire brièvement quelques aspects saillants de la philosophie actuelle, tout en me tournant vers l'avenir, car ceux d'entre vous qui s'intéressent régulièrement à la philosophie s'y intéresseront d'autant plus à l'avenir. Et bien que nous ne puissions prédire l'avenir, nous pouvons au moins nous y préparer. La première caractéristique générale de la philosophie contemporaine, que vous connaissez sans doute déjà, est le contraste entre la pensée continentale européenne et la philosophie anglophone, contraste parfois présenté comme celui entre la phénoménologie, une tradition phénoménologique, et la philosophie analytique.

Le fait est que, tout comme l'empirisme s'est élargi au point que le sens restreint qu'on lui attribue chez Mill et Russell ne s'applique plus, grâce à l'ouverture et à l'assouplissement qui ont touché le langage courant et d'autres domaines, le terme « analytique » est devenu extrêmement vague. Il ne se réfère plus seulement à l'analyse logique de Russell, ni à l'analyse du langage courant, mais désigne désormais pratiquement toute philosophie qui s'efforce d'analyser les concepts et les arguments, et, en ce sens, de penser plus en détail. Je me souviens d'avoir présenté une communication lors d'un colloque de philosophie à l'Université de Northern Illinois il y a quelques années. L'un des participants, Mason Myers, m'a dit, à la lumière de ma présentation : « Vous êtes un analyste. » Je ne m'étais jamais considéré comme tel, mais j'essayais de comprendre des choses complexes, et je suppose que, dans son ouvrage, cela a fait de moi un analyste. La terminologie est donc aujourd'hui beaucoup plus souple à cet égard.

Ce sont des approches philosophiques différentes. Le phénoménologue, comme vous le savez, privilégie la description à la construction d'arguments. Il considère que la compréhension s'effectue dès lors que l'on observe ce qui est décrit.

La vérité s'est révélée d'elle-même, tandis que le philosophe anglophone a davantage tendance à accumuler arguments et raisons pour et contre afin de tirer des conclusions. Mais il s'agit là de différences de méthodologie, de différences d'intention. Or, ce fossé, que nous avons constaté historiquement, persiste, et il faut

bien le dire, avec peu de compréhension mutuelle et souvent peu de respect réciproque.

Les philosophes analytiques dénigrent souvent les phénoménologues, et inversement, situation déplorable. De fait, au sein de la branche est de l'American Philosophical Association (qui correspond à la Pennsylvanie et à l'est du pays), la question est devenue très politisée, au point d'avoir engendré une profession profondément divisée. Et ce, malgré la présence de quelques personnalités remarquables qui parviennent à se maintenir dans les deux camps.

Richard Rorty, que nous avons déjà évoqué, en est un exemple. Son ouvrage résolument postmoderne, **La Philosophie dans le miroir de la nature**, s'appuie sur des penseurs aussi divers que Wittgenstein, Gadamer et Foucault, s'inscrivant ainsi pleinement dans les deux courants. À l'autre bout du pays, Hubert Dreyfus, professeur à Berkeley, semble lui aussi réussir à se maintenir à la croisée des chemins et à collaborer avec des chercheurs des deux traditions.

Mais la plupart des départements de philosophie aux États-Unis sont majoritairement analytiques, au sens large du terme, avec peut-être un seul phénoménologue symbolique. Il existe cependant quelques exceptions : certains départements sont majoritairement phénoménologiques, avec éventuellement un analyste symbolique.

Les établissements à l'approche essentiellement phénoménologique me viennent immédiatement à l'esprit. On peut citer l'université Duquesne à Pittsburgh ou l'université d'État de New York à Stony Brook.

Certains établissements tentent de concilier les deux approches. L'université Northwestern, par exemple, propose de fait deux programmes d'études supérieures distincts. On peut citer également le Boston College, l'université catholique de Washington, etc.

Mais d'une manière générale, la philosophie américaine est de nature largement empirique et analytique. C'est sa caractérisation méthodologique. C'est pourquoi je suis enclin à dire à ceux qui souhaitent poursuivre des études philosophiques : n'y allez pas si vous n'êtes pas prêt à supporter une certaine dose d'analyse.

Et si vous n'êtes pas capable de travailler avec ce niveau de détail et que cela ne vous intéresse pas, n'allez pas plus loin dans la philosophie. Si ce qui vous passionne et vous anime, c'est l'histoire des idées plutôt que le travail sur les problèmes, les arguments et les concepts, alors peut-être devriez-vous vous orienter vers l'histoire des idées plutôt que vers la philosophie proprement dite, qui a tendance à être beaucoup plus pointilleuse dans son approche. À vrai dire, je ne pense pas que

l'histoire des idées soit aussi déterminante pour l'histoire des idées que la philosophie l'est pour l'histoire des idées.

Ainsi, si vous souhaitez être au cœur de l'action et façonner l'histoire, c'est la philosophie qu'il vous faut. Mais si vous préférez vivre dans le passé, alors l'histoire des idées est la voie à suivre. Voilà donc une première caractérisation générale.

La deuxième grande caractérisation concerne la pensée occidentale – et vous savez, il est assez difficile de définir ce que l'on entend par « Occident » aujourd'hui. Il y a un an ou deux, on entendait par là l'ouest du rideau de fer. Oui, conservons cette définition.

La philosophie occidentale et anglo-américaine se caractérise généralement par un naturalisme scientifique. Qu'entend-on, en termes plus courants, par humanisme séculier ?

Quand je parle de naturalisme scientifique, j'entends bien sûr l'orientation vers la connaissance scientifique comme forme authentique de savoir, ainsi que le naturalisme philosophique. C'est un courant philosophique répandu dans le monde universitaire occidental. Mais avec quelques réserves.

Le théisme chrétien est incontestablement la philosophie dominante en philosophie de la religion, et plus particulièrement dans la pensée anglo-américaine. Il n'en était pas ainsi il y a 20, 30 ou 40 ans. C'était le cas au tournant du XXe siècle.

Entre-temps, bien sûr, le processus de sécularisation s'est accéléré. Mais je me souviens, dans les années 50, d'avoir assisté à un congrès de l'American Philosophical Association à Saint-Louis, où un jeune laïc catholique, un peu arrogant, étudiant à l'Université de Pennsylvanie, du nom de James Ross, a présenté une communication intitulée « Un argument écossais en faveur de l'existence de Dieu ». Et tout le monde a essayé de le démolir et de trouver des failles dans son argumentation, mais il a résisté à toutes.

Alors que le public quittait la salle, j'ai entendu un philosophe dire à un autre : « Il y a forcément quelque chose qui cloche. Je ne vois pas quoi, mais c'est impossible que ce soit vrai. » Voilà qui était bien caractéristique des années 50.

Dix ou quinze ans plus tard, dans le même hôtel de Saint-Louis, lors d'une autre réunion de l'American Philosophical Association, j'animais une table ronde avec trois spécialistes de la philosophie de la religion : George Mavrodis, de l'Université du Michigan, évangélique, et Dick Patil, de l'Université d'État de West Washington, laïc catholique.

Stan Kane, de Miami et de l'Ohio, issu d'un milieu évangélique. Nous étions quatre, chrétiens pratiquants, à animer une table ronde sur le problème du mal, et nous avons été mis à l'écart. Cela n'aurait pas pu se produire dans les années 50.

Aujourd'hui, personne n'y prêterait même attention. C'est un fait acquis et tout le monde le sait. La philosophie de la religion, à la pointe de cette discipline, est définie par les penseurs chrétiens, catholiques, protestants, y compris évangéliques.

Et ces sept ou huit dernières années, quatre des présidents de la Division centrale de l'Association américaine de philosophie étaient, ai-je dit, évangéliques ? Chrétiens. Dans certains cas, évangéliques. Alvin Plantinga, William Alston, Alan Donegan et Nicholas Wolterstorff, il y a quelques semaines.

Et cela aurait été impensable dans les années 50. Cela nuance donc la question. On espère, et il est naturel d'espérer pour l'avenir, que cette influence chrétienne en philosophie s'étende avec autant d'impact à d'autres domaines qu'en philosophie de la religion.

On la retrouve en métaphysique et en épistémologie, car la philosophie de la religion y conduit. Elle est également présente en éthique, mais dans ces autres domaines, elle n'est pas aussi prédominante qu'en philosophie de la religion. Le naturalisme scientifique y demeure dominant.

L'influence de personnalités comme Quine. Il convient toutefois de nuancer cette généralisation en tenant compte de l'émergence du postmodernisme et de ses diverses manifestations, notamment l'antiréalisme en philosophie des sciences.

L'antiréalisme en éthique. L'antiréalisme en épistémologie, Richard Rorty et consorts. Et l'antiréalisme en religion, mais bien plus en théologie qu'en philosophie de la religion.

Autrement dit, l'antiréalisme est plus répandu chez les théologiens professionnels que chez les philosophes des religions. De ce fait, dans plusieurs universités, l'orthodoxie chrétienne est bien plus présente au département de philosophie qu'à celui de théologie. Certains historiens affirment même que, de nos jours, les philosophes font davantage de théologie que les théologiens.

Mais le postmodernisme, avec ses diverses manifestations, notamment le pluralisme de la pensée religieuse, est bel et bien présent. Reste à voir s'il remettra sérieusement en cause la domination du naturalisme scientifique. Personnellement, je ne m'y attends pas.

Et je ne m'y attends pas, car le postmodernisme, le pluralisme, l'antiréalisme et le relativisme ne sont que du réchauffé. À ce propos, c'est la résurrection de Pâques.

Autrement dit, l'épistémologie a une très longue histoire de scepticisme et de relativisme, remontant jusqu'aux fondements philosophiques épistémologiques qui s'y opposent.

Je ne m'attends donc pas à ce que ce relativisme postmoderne et cet antiréalisme deviennent dominants. Je pense en revanche qu'ils constitueront un enjeu majeur pour la prochaine décennie, voire les deux prochaines. Mais je ne prévois aucune prise de contrôle.

D'autres développements récents sont susceptibles de se maintenir et de s'amplifier. L'intérêt pour la métaphysique, dont je parlais la dernière fois, découle des avancées en philosophie du langage. J'ai tendance à penser que les développements en métaphysique s'auto-alimenteront plutôt que d'être soutenus par la philosophie du langage.

La philosophie du langage, c'est le genre de discipline qu'il faut aborder après avoir entendu dire que la métaphysique n'a aucun sens. Mais une fois lancée, elle devient autonome. On n'a pas besoin de beaucoup travailler en philosophie du langage pour s'y épanouir.

Je m'attends donc à ce que ce développement métaphysique se poursuive, avec un accent particulier sur les relations corps-esprit. Le problème corps-esprit fait l'objet de nombreuses recherches. Et le dualisme corps-esprit compte d'excellents défenseurs philosophiques, comme Richard Swinburne, qui était sur le campus il y a quelques années.

Les évolutions éthiques devraient également se poursuivre. L'un des changements majeurs induits par l'activisme des années 1960 a été le retour à une éthique appliquée. Pourquoi ce retour ? L'éthique a toujours été abordée sous un angle pratique, notamment par des figures comme Bentham et Mill.

Ethica* de G.E. Moore, où il s'interroge sur la nature du bien et développe sa position intuitionniste. Le sens des termes éthiques.

Et puis, bien sûr, cette idée a été renforcée par la déclaration d'A.J. Ayer selon laquelle de tels termes sont dépourvus de fondement empirique. Dès lors, s'ils n'ont aucun fondement empirique, les jugements moraux sont dénués de toute signification factuelle. Et pour y remédier, il est essentiel, une fois encore, de prendre en compte les enjeux méta-éthiques.

Quel est le sens de nos termes éthiques, s'ils en ont un ? En réalité, cela signifie que pendant quarante ou cinquante ans, au début du siècle, l'éthique philosophique s'est concentrée presque exclusivement sur les questions méta-éthiques, reléguant au second plan les préoccupations éthiques appliquées. Mais grâce au dépassement de

cet obstacle et à l'activisme des années 1960, l'éthique appliquée est devenue un domaine dynamique à part entière . On peut le constater en consultant le programme d'études d'une université comme Wheaton.

Dans les années 50, à notre grande honte, il n'y avait pas de cours d'éthique appliquée à l'université. Les années 60 nous ont frappés de plein fouet, je suppose, comme une tonne de briques. Et il me semble que la première mesure prise concernant le programme d'études date des années 60, lorsque la conscription pour la guerre du Vietnam préoccupait les étudiants et que beaucoup d'entre eux étaient en proie à un profond malaise face à cette question.

J'ai commencé à enseigner un cours intitulé « Guerre et éthique chrétienne », à l'origine d'une anthologie que vous avez peut-être aperçue en librairie. Cet ouvrage, épuisé pendant un temps, a été réédité au moment de la guerre du Golfe. L'éditeur était sur le qui-vive. Avec la fin de la guerre du Vietnam, ce cours a été élargi pour devenir un cours intitulé « Éthique sociale », devenu aujourd'hui « Éthique, droit et société ».

Mais c'était en fait le premier cours d'éthique appliquée dispensé à Wheaton depuis un bon moment. Voilà, vous savez maintenant à quoi vous attendre : éthique des affaires, bioéthique, éthique des médias, éthique et relations internationales, etc., etc.

Mais c'est vrai dans tout le pays. Et l'éthique appliquée est le secteur philosophique le plus important du pays. Il y a toujours des emplois en éthique appliquée.

J'en suis donc convaincu, cela va se poursuivre, tout simplement parce que cela renoue avec la tradition philosophique. Il y a cependant des questions à régler. L'une d'elles, pour les chrétiens en philosophie, concerne le rapport entre l'éthique philosophique et l'éthique théologique.

La relation entre l'éthique philosophique et l'éthique théologique. Et je pense que, pendant un certain nombre d'années, elles ont été quelque peu distinctes à cet égard. Dans l'ensemble, les théologiens éthiciens se sont intéressés à la dynamique de la vie éthique.

Autrement dit, l'éthique théologique s'appuie sur des concepts comme le péché et la grâce. L'éthique philosophique, quant à elle, traite des questions de prise de décision éthique et applique des principes à ce processus. De ce fait, les objectifs des deux disciplines étant différents (l'éthique théologique pour l'éthique philosophique, l'intégration de la théologie à la philosophie est restée relativement faible.

Hormis certains points évidents, comme les théories du commandement divin ou l'éthique du droit naturel, et autres sujets de ce genre, le développement de

l'éthique des vertus change la donne. Cette éthique, vous vous en souvenez peut-être, a été en partie initiée par Alasdair MacIntyre.

Je lui ai parlé au téléphone ce matin pour essayer de le convaincre de venir à notre conférence ici en 93, mais il a refusé. On continue donc d'essayer. Je crois que c'est la troisième fois.

Mais suite à la publication du livre de MacIntyre, **After Virtue**, où il impute en quelque sorte tous les aspects ignobles des Lumières à l'éthique des principes et de la prise de décision, et appelle essentiellement à un retour à la tradition aristotélicienne par l'éthique des vertus, cette évolution a, et aura inévitablement, un impact sur les liens entre l'éthique philosophique et l'éthique théologique. Car parler du développement des vertus, c'est parler de la dynamique de la vie morale, et des questions où le péché et la grâce sont en jeu. À ce propos, je pense, se trouve l'œuvre de notre collègue Bob Roberts, qui, soit dit en passant, est à la pointe de la recherche en éthique des vertus.

Son œuvre est constamment citée dans les articles de revues spécialisées, où l'on perçoit son intégration claire de la conception chrétienne de la nature humaine, du péché et de la grâce, tout en développant une analyse wittgensteinienne des concepts de valeur et de vertu. Il s'efforce sans relâche de clarifier la vertu, son fonctionnement et son lien avec les émotions appropriées, etc. Je pense donc qu'il s'agit là d'un développement continu. Dans ces caractérisations et ces perspectives, vous pouvez constater mon souci de la présence chrétienne en philosophie.

Et j'espère que vous percevez cette préoccupation. J'espère que vous l'avez constatée tout au long de l'histoire de la philosophie. En résumé, voici l'histoire.

Vous voyez, cela vous semble familier ? Nous parlons ici de diverses traditions historiques. Dans la tradition philosophique théiste, c'est-à-dire la philosophie menée dans une perspective théiste, il en existe plusieurs types : juive, islamique, chrétienne, pour ne citer que trois grandes religions théistes. Et au sein même de la tradition théiste chrétienne, on observe une diversité similaire.

Ainsi, lorsque je parle de la philosophie chrétienne passée, présente et future, je souhaite la caractériser selon quatre axes. Premièrement, comme une tradition perspective. Cela constitue peut-être déjà deux axes en soi.

Par tradition, j'entends qu'il existe une histoire continue de la pensée chrétienne en philosophie. Et j'emploie ce terme à dessein. Parfois, les philosophes chrétiens ont donné l'impression qu'on fait de la philosophie en mettant de côté ses convictions théologiques, ses propres attitudes, valeurs et préoccupations.

Je pense que ce n'est pas seulement inhumain, c'est impossible pour les humains. Mettre entre parenthèses ce procédé phénoménologique, vous vous souvenez ? Mettre entre parenthèses, suspendre son jugement, chose que Descartes a tentée, est tout simplement impossible.

Ce n'était pas le cas pour Descartes. Ce n'était pas le cas pour Husserl. Adopter une position totalement neutre, prétendre être totalement neutre alors qu'au fond de soi on ne l'est pas, relève de l'auto-illusion.

Il me semble donc que la voie de l'honnêteté intellectuelle consiste à avouer. Autrement dit, à être parfaitement franc sur ses convictions. À les reconnaître.

Pour comprendre comment cela influence votre propre réflexion. Pour comprendre comment les positions des autres influencent leur réflexion. Tenez-en compte.

Quand les deux coïncident, tant mieux. Il y a accord. Mais il est possible que deux personnes croient la même chose pour des raisons différentes.

Je ne parle donc pas d'un travail neutre. Certains utilisent le terme « présupposition ». Or, pour moi, ce terme évoque les prémisses des raisonnements déductifs.

Une présupposition est en quelque sorte une prémisse fondationnaliste. Sauf que, s'il s'agit d'une présupposition, ce n'est pas un fondement indubitable. Or, dans la mesure où ce modèle fondationnaliste de systèmes déductifs est connoté, du moins peut-être sous-entendu, par le terme « présupposition », je ne souhaite pas parler de la philosophie chrétienne comme d'une philosophie qui fonctionne avec des présuppositions chrétiennes.

Je parlerais plutôt de perspective. Ce terme me permet d'exprimer l'idée qu'il ne s'agit pas seulement de propositions formulées que je considère comme vraies, mais aussi de valeurs et de préoccupations qui motivent et guident le processus de sélection et de réflexion. La perspective est donc constituée de croyances, d'attitudes et de valeurs.

Il s'agit donc d'une tradition post-spectivale. Deuxièmement, je tiens à préciser que la philosophie chrétienne est exploratoire. Autrement dit, c'est un processus, et non un produit fini.

C'est un processus, non un produit fini. L'idée de clore le travail une fois pour toutes occulte la nature continue de la recherche philosophique, où de nouvelles questions et de nouveaux problèmes surgissent constamment. La philosophie s'apparente à un dialogue historique entre des personnes aux convictions similaires et différentes.

Et le dialogue, comme celui de Platon, n'est jamais terminé. Il se poursuit. C'est pourquoi j'affirme que l'histoire de la philosophie n'est pas achevée.

C'est une discussion sans fin. Troisièmement, outre ces deux points, je tiens à préciser qu'il s'agit d'une entreprise pluraliste. J'essaie d'utiliser le terme « philosophie chrétienne » sans article défini.

La philosophie chrétienne. C'est une tradition d'une grande diversité. Diversité due à des méthodes philosophiques différentes, voire à des conceptions philosophiques différentes, et certainement à des traditions théologiques différentes, qui influent forcément sur certains points essentiels.

Toute la diversité des facteurs qui engendrent nos divergences intellectuelles. Et je considère ce pluralisme comme une force saine. Si vous valorisez ce processus critique intrinsèque qui vous pousse à réfléchir, à évoluer et à vous auto-corriger, alors vous avez besoin de personnes qui ne partagent pas votre avis.

Il me semble que, du moins à certains égards, la diversité au sein de la tradition et de l'Église chrétiennes est saine. Elle devrait nous inciter à l'autocritique, à la modestie et nous empêcher de tomber dans le déséquilibre, comme c'est souvent le cas chez l'être humain. Nous sommes, après tout, de formidables maladroits.

Donc, une approche pluraliste. Et j'ajouterais holistique. De tous les philosophes, il me semble que les chrétiens devraient avoir une vision d'ensemble, plutôt qu'une vision étriquée, des œillères, se cantonnant à une subdivision ou une sous-section d'une des sous-disciplines de la philosophie.

Non, quelles que soient les spécificités du sujet abordé, le chrétien se doit d'avoir une vision d'ensemble et d'appréhender les choses dans leur globalité, selon la perspective chrétienne du monde, afin d'orienter ses choix en conséquence. Il me semble que cela présente de nombreux avantages, notamment celui d'orienter le choix de son sujet de recherche, celui d'un philosophe. Prenons l'exemple de votre décision concernant votre avenir après l'obtention de votre diplôme.

Et la question que certains d'entre nous vous posent sans cesse dès que vous choisissez une spécialisation. C'est une question à laquelle vous devez répondre dans le contexte d'une vision chrétienne du monde, de la gestion de votre vie et de vos dons, et de ce qui pourrait être stratégique, etc. Je me souviens d'une table ronde à laquelle j'ai participé il y a quelques années à la Société des philosophes chrétiens, lors d'une réunion à Washington. Alvin Plantinga était également présent, et nous avons été invités à parler de l'influence du christianisme sur notre philosophie.

Plantinga se leva et déclara : « Je crois que son influence se manifeste avant tout dans le choix des sujets sur lesquels je travaille. Quel problème vais-je aborder ? Le

problème stratégique réside dans la nature même d'une vision chrétienne du monde. Et je pense que c'est probablement le cas. »

Or, si l'on ne tient compte que de ce critère, cela a des conséquences fâcheuses. En effet, si l'on publie une offre d'emploi en philosophie, comme nous l'avons fait récemment, et que l'on commence à accumuler des piles de candidatures, de CV et autres documents, on constate que 90 % d'entre elles concernent la philosophie de la religion, domaine dans lequel nous n'avons pas besoin d'aide actuellement. Il me semble donc que la question de la gouvernance doit se poser non seulement en termes de stratégie pour la pensée chrétienne, mais aussi en termes de stratégie pour la pensée chrétienne dans l'ensemble du champ de la philosophie chrétienne à ce moment précis de l'histoire.

Vous avez une vision d'ensemble. C'est pourquoi j'encourage certains d'entre vous à envisager de se tourner vers la métaphysique, la philosophie des sciences. Et quel est, à mon avis, le domaine philosophique le plus négligé ? La théorie esthétique.

Théorie esthétique. Oui. Voyons voir.

Pour illustrer mon propos, ce sur quoi je travaille actuellement – je l'ai peut-être déjà mentionné, et cela fait deux ou trois ans que je travaille, et cela va durer encore deux ou trois ans – concerne essentiellement le fondement objectif des jugements moraux. Quel est le fondement de la réalité objective ? De l'éthique, en somme. Vous avez pu bénéficier de certains éléments que j'ai découverts au fil de l'année, car il s'agit de données historiques.

J'aimerais croire que, lors de ma dernière session de ce cours, probablement dans deux ans, je pourrai y intégrer tout ce que j'y ai découvert, mais ce ne sera sans doute pas le cas. Il faudra donc rester à l'écoute. Ce cours sera différent d'ici la fin, tout simplement à cause des modifications qu'il reste à apporter.

L'avenir de la philosophie est donc incertain. Il est encore en train de se construire. Et je crois que la dernière chose que je voudrais dire avant de prendre, si vous le souhaitez, 15 minutes pour en discuter, c'est que l'avenir de la philosophie dépend en partie de personnes comme vous.

Et je suis tout à fait sérieux. Au cours des décennies où j'ai enseigné, en partie ou en totalité, ce cours d'histoire de la philosophie, vous, mes étudiants, avez fait toutes sortes de choses. Certains sont même devenus présidents d'université.

Il y a des professeurs de séminaire. Il y a des gens qui publient de la philosophie depuis 20 ou 30 ans. Il y a des gens en dehors du domaine de la philosophie, comme Mark Noll et Roger Lundin.

Des personnes qui, par leur travail, façonnent l'histoire de la pensée chrétienne et, à certains égards, l'histoire de la pensée en général. C'est de cela que se fait l'histoire. L'histoire est faite par des personnes comme vous.

Vous verrez. Ce sont des gens ordinaires comme nous qui, en faisant preuve de sagesse et en mettant à profit nos dons, contribuent, d'une manière ou d'une autre, à écrire l'histoire de la philosophie et celle de notre époque. Je ne vois donc pas d'autre façon de conclure un cours comme celui-ci qu'avec des remarques de ce genre sur la philosophie d'aujourd'hui, et de demain, je vous laisse le soin de compléter la suite.

Dottie, nous sommes des gens comme vous. D'accord, 15 minutes, questions, discussion. Oui.

Oui. De nouvelles versions de vieilles choses. Oui.

Oui, voyez-vous, ce qui est ancien, ce sont les fondements des différentes traditions. Ce qui est nouveau, c'est ce qui apparaît au fil du temps. Oui.

Oui. Si l'une de ces traditions est théiste et l'autre, pour changer de perspective, relativiste, d'accord, pour aborder le postmodernisme, est également relativiste, qu'y a-t-il de nouveau ? Eh bien, le relativisme des sophistes diffère quelque peu de celui des sophistes et des sceptiques grecs et romains, qui diffèrent eux-mêmes, et de manière significative du scepticisme de David Hume et du postmodernisme. Pourquoi et comment ? Commençons par comparer ces deux traditions.

Je me souviens d'avoir lu un livre du XVIII^e siècle intitulé « Soirées avec les sceptiques ». Cela ressemblait à un ouvrage réconfortant, d'une époque antérieure à la télévision. Mais il était truffé de références à Pyrrhon, Avelis, Carnéade et autres figures du même genre.

Mais le plus intéressant, c'est que, malgré ses nombreuses références à la science newtonienne, cet ouvrage s'inscrivait manifestement dans cette perspective et en faisait la critique. Certains points clés se retrouvaient au cœur du scepticisme de type humien : l'idée de lien nécessaire, le problème de l'induction, la capacité de la raison à déterminer ce qui est moralement juste, etc.

Maintenant, vous arrivez ici. Ce qui était à l'œuvre jusque-là, c'était la science newtonienne. Ce qui a fonctionné ici, c'est un modèle beaucoup plus relationnel et organique, où l'on reconnaît l'interdépendance de chaque aspect de la vie et de la culture, de sorte que votre philosophie sera déterminée, ou plutôt, est implicitement déterminée à bien des égards, par votre race, votre sexe, votre classe socio-économique, vous voyez, simplement en raison de l'interdépendance des choses dans ce modèle organique.

Voyez-vous un autre modèle émerger ? Oui. Je ne sais pas. Il y a quelques années, je pensais qu'un quatrième modèle était en train d'émerger, que j'appelais modèle personnaliste.

Je pensais au philosophe écossais John McMurray, aujourd'hui quasiment oublié, et c'est pourquoi je n'en parle plus beaucoup. Un vœu pieux. Mais John McMurray a écrit un livre intitulé « The Self as Agent » et un autre intitulé « Persons in Relation ».

Et bien d'autres choses encore. Autrement dit, ou pour tenter de faire un parallèle avec des concepts qui vous sont familiers, c'était résolument post-kantien. La conception kantienne de la personne, de la dignité de la personne, n'était pas sans rappeler celle de certains existentialistes plus personnalistes, qui privilégiaient le « tu » plutôt que le « cela ».

La spécificité d'une relation « je-tu » par rapport à une relation « je-cela ». Quoi qu'il en soit, cette idée fut reprise par de nombreux auteurs, philosophes, théologiens, éthiciens, etc., qui établirent ainsi une distinction catégorique, une distinction de catégories, entre les personnes et les autres choses. Or, le naturalisme est une position réductionniste, et l'un des problèmes de la métaphysique de Whitehead est qu'il réduit, de fait, les personnes à de simples événements complexes dépourvus de toute spécificité catégorique.

McMurray établissait une distinction catégorique, et je pense que c'était très utile. Parmi les auteurs influencés par lui, il y avait un théologien néo-zélandais, Robert Blakey, qui a écrit un livre intitulé, comment s'appelait-il déjà ? « La religion séculière et le Dieu qui agit », quelque chose comme ça. Helmut Thielicke, sans être nécessairement influencé par lui, a développé des positions théologiques assez similaires.

Mais il me semble que cette position mérite d'être approfondie, comme je l'ai dit. Si les concepts clés de la foi chrétienne incluent non seulement la transcendance du Dieu personnel, mais aussi la spécificité qualitative de la personne humaine par rapport à toute autre chose, alors cela doit être intégré dans une perspective plus large que celle de simples spéculations sur les liens corps-esprit. J'aimerais donc croire que l'un des aboutissements de certaines tendances actuelles pourrait être cet objectif.

Il est intéressant de constater qu'en éthique appliquée – et je l'ai mentionné lors de notre discussion sur l'éthique depuis le positivisme – le principe kantien du respect de la personne est réaffirmé, voire renouvelé. Il est peut-être même plus répandu aujourd'hui en éthique appliquée que certaines formes d'utilitarisme ancien. Les trois principaux principes ou approches semblent être soit l'utilitarisme, soit le respect de la personne, soit une approche contractualiste.

Donc, je pense que pour fonder un contrat et le respect des personnes , et si l'on adhère à un utilitarisme qui ne consiste pas simplement à maximiser le bien pour tous, des plus humbles aux plus puissants, il faut une distinction catégorique. Karl ? En termes de connaissance a priori, dans cette mesure, je crois que je dois dire non. Je crois que je dois dire non.

Autrement dit, les idées innées ne sont plus d'actualité. L'a priori dont on parle aujourd'hui est la nature a priori des vérités logiques de la forme $A = A = \text{non-}A$. Il pourrait s'agir de structures a priori d'autres types, mais même les catégories kantiennees reconnaissent leur forte relativisation, dans le sens néo-kantien.

Non, je crois que l'attitude générale reste assez empirique à cet égard, et je pense que c'est également vrai dans la pensée européenne, du moins en ce qui concerne les structures de pensée a priori. Oui. L'importance que Husserl accorde à l'intentionnalité relève moins d'une structure de pensée que d'une manière structurée d'entrer en relation avec l'autre.

J'ai donc tendance à considérer la phénoménologie comme une forme différente d'empirisme, au sens large, qui s'intéresse davantage au ressenti intérieur qu'au ressenti extérieur. En effet, je ne pense pas que cette orientation rationaliste se soit poursuivie . Certains diraient qu'elle s'est poursuivie chez Hegel, mais les hégéliens purs et durs sont une espèce plutôt rare de nos jours.

Oui. D'accord, autre chose ? Bon, on arrête là pour aujourd'hui . Vos examens seront disponibles mercredi. Quelqu'un n'a pas reçu le sien ? Venez avec moi au bureau, j'en ai quelques-uns.